

JENARO TALENS

LIEUX

Edition de Susana Díaz



2005

ELS PLECS DEL MAGNÀNIM

Collection dirigée par Ricardo Bellveser

109

Traduction de l'espagnol:
Jean-Claude Rolland et Daria Rolland-Pérez

© Jenaro Talens, 2005
© Institució Alfons el Magnànim
Diputació de València, 2005
Corona, 36
46003 València
iam@alfonselmagnanim.com
www.alfonselmagnanim.com

Dessin de Jenaro Talens pour la couverture
et les initiales de chapitre de Juan Ramos

Dépôt légal: V-4806-2005
Imprimerie Lluís Palacios, Sueca

Tout lieu est une fissure de temps

Il nous faudra apprendre que le temps ne connaît
pas la fidélité mais l'aventure
Jenaro Talens, *Complice de l'aube*

On accepte généralement l'idée que, dans une large mesure, nos lectures sont le produit de l'évocation, entendue comme réminiscence. Nous lisons avec ce que nous sommes, et ce que nous sommes plonge ses racines dans ce que nous avons été. Un poème, parfois même un seul vers, cristallise sur notre rétine des jours, des sonorités, des variations de lumière. Le mur de silence qui sépare la chose écrite de nos expériences vitales accumulées devient alors seuil et rencontre: une appropriation lectrice. Passé et présent s'inscrivent ainsi comme les coordonnées linéairement successives de notre temps de vie, les garants chronologiques de ce que, résumé en l'unité d'un «je», nous connaissons comme l'identité.

Peu de poétiques ont su échapper à ce bon vieux et confortable cadre temporel de l'unité pour faire de chaque trait d'encre un signe de dispersion en quoi nous reconnaitre. Avec la conscience d'un temps vital entendu comme un tissu de multiplicités en constante mutation présente, la production de Jenaro Talens est peut-être, dans le panorama espagnol contemporain, la plus riche et la plus suggestive de ce petit groupe. La logique de lecture à laquelle nous invitent ses poèmes rend impossible l'évocation comme réminiscence. Ce que nous sommes ne répond pas au critère d'unité et de succession mais à celui de l'identité comme entrecroisement de devenirs hétérochrones : les photographies de notre mémoire ne montrent plus le profil d'une image mais les intersections d'un *continuum* de déplacements. Pour utiliser une image aussi plastique que fondée, on pourrait dire que les che-

mins du moi lyrique de Talens correspondent au mouvement qui naît *entre* la guêpe et l'orchidée de Deleuze et Guattari: l'insecte et la fleur dessinent leurs profils dans cette intersection, dans cet *entre deux* qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre et qui, pourtant, les construit l'un et l'autre. Ainsi nos souvenirs ne s'installent pas dans le présent, en reconstruisant un passé, mais ils relèvent d'un glissement entre les deux pôles: un glissement transversal dans le temps ouvert d'une dissémination d'espaces où la voix lyrique qui nous parle modifie à chaque pas ses contours, et où le son de cette voix n'est autre que celui de la trace de son passage.

Nous nous trouvons donc face à une nouvelle articulation de la subjectivité qui ne recrée pas pour autant de nouvelles globalités (à la manière d'un moi poétique qui se dissoudrait pour se réinstaurer en une sorte de Sujet-Monde) mais qui fait du point de fuite son mode de relation avec le monde qui l'entoure. S'il est vrai, comme l'a dit Beckett, qu'il est impossible de ne pas dire «je», l'œuvre poétique de Talens s'inscrit dans cette impossibilité et la convertit en fissure de temps, en déplaçant le pronom et sa successivité linéaire unitaire vers une dispersion permanente de son profil, avec la certitude que son temps vital se tisse en sa propre multiplicité consubstantielle.

L'ensemble des poèmes qui composent *Lieux* voudrait rendre compte de ce mouvement d'écriture, en articulant un regard *simultané* sur plus de trente ans de pratique poétique. Le lecteur ne trouvera pas d'ordre chronologique ni thématique, mais seulement une proposition de sens lui permettant d'assumer que le temps que nous sommes ne connaît pas de fidélités mais qu'il n'est qu'une permanente aventure.

Madrid, printemps, 2004

SUSANA DÍAZ

Envoi

Tu surgis d'un ciel antique,
de la fraîcheur crispée
de la neige qui soudain s'est abattue sur la ville.
Un halo te recouvre, comme sur une photo
où l'on ne verrait plus ni contrastes
ni contours; seul le froid
te réconforte et te protège.
Sur le bristol
mes doigts caressent ce qu'ils sentent de toi
et s'y posent, avec l'impatience de celui qui attend
qu'une porte s'ouvre
et qu'il soit invité à entrer.

Comment où pourquoi

Défier torse nu la bourrasque de neige
sous les cèdres de la colline
tandis que tombent mes feuilles.
J'entends des nuées de moineaux annoncer la pluie,
des vents d'automne les trilles et roulades.
La rivière asséchée a déjà oublié la coutume
de renvoyer des images. Une rivière
où le soleil qui frappe les pommiers
se fendille et se meurt. Ce sont des mots
que l'on nomma jadis silence de la sagesse,
des gestes simples de quidam. Mais que
[voulaien-ils dire?

Extase à Berceo

I

Les traces perdurent
dans l'atmosphère d'octobre.
Siècles et songes et souvenirs en ruines.
Vieilles histoires de fantômes
narrées au coin du feu.
Le temps est aujourd'hui son unique pèlerin.
Où donc trouver refuge
contre les rigueurs de l'hiver,
sans bûche ardente sous des grumeaux de suie,
sans certitude du miracle?

II

L'autobus roule dans la plaine.
Tout au bout de la route il y a le hasard.
Une légère bruine
divise en deux la brume.
Mes yeux sont entrouverts.
J'entends le tintement des gouttes sur les vitres.
Ce temps –me dis-je– m'est étranger.
L'est-il vraiment? Est-il possible
que je sois différent de celui que je suis
dans un autre espace? Je regarde
dans la nuit proche qui m'accueille
passer les nuages
sur mon
silence.

Lac au repos

Oiseuse angoisse que celle de fouiller dans les livres, de tenter d'en déchiffrer la loi secrète. Les yeux en perdent leur couleur, l'irifacure fait office de son, et lorsque son mystère déborde de la main (c'est le toucher qui nous pense) la page accroche sa racine sur la rétine osseuse.

Rude apprentissage, comme un silence rendu visible au prix d'une difficulté extrême.

Il est obscur cet anodin bout de papier. Et pendant que sur toi, qui l'affrontes, descend le présumable hasard d'un matin, tu contemples à travers les vitres la verdure de la nuit finissante, verdure qui te pénètre, qui inonde tes deux mains, et aussi le papier obscur, et aussi un livre non lu que tu es, toi, tandis que tu regardes comment ton alphabet est inventé par sa lumière.

Contre la nostalgie du sens

Il s'est levé de sa table,
il s'est lentement approché de l'étagère.
Il feuillette les volumes en désordre sans prêter
[attention.

L'un d'eux relié cuir avec les noms gravés
—incrustation en or— lui rappelle
il ne sait quoi, des vers peut-être, quelque larme
décrite par surprise et trahison,
confusément il s'excite, ne comprend pas, se
rassoit, se lève, se dirige vers le
tableau accroché sur le mur contigu,
efface furieusement le tableau,
regarde avec indifférence ce qui reste.

Les limites de la mémoire

Ces colonnes grises
qui soutiennent le ciel de novembre.
La clarté qui déferle sur les toits.
Un froid bleuâtre griffe les vitres.
C'est un froid sans nuages,
sans autre pelage que le rouge des arbres.
L'odeur impensable de sa nudité.
On entend la rumeur d'une migration de merles,
l'épaisseur d'un temps qui s'affaiblit,
comme une image qui s'éteint.
Toucher un visage. Sa respiration.
Tracer des portées sur le silence,
un silence chaque jour différent.
Dans la ville il commence à faire jour.

Corps sans attributs

parvenir à être ce que je suis
en ce territoire où l'exil est devenu nature
et où la passion n'atteint que la ruine
nous recompose nous autodétruit
avec volonté de changement une fissure
qui désagrège les formes son sens
dans la mémoire invérifiable
de cette fuite
ou désir

Des noms brûlés par le soleil

La mémoire. Les yeux. Les noms chargés de racines.
Une ville fantôme faite d'argile.
Je contemple ce trou immense où je fus; les autres,
en des nuits longues comme mon désir.
La lumière me pense. J'écoute
comment ton corps trame les crépuscules
dans cette pluie récente de clarté
et se pose sur la pierre. Ah, si elle pouvait annoncer
le babil du soleil et l'eau immobile.
Tu entends? La nuit parle
et un souffle redouble sur le promontoire
que mes mains forment au-dessus de toi.
Demain il nous faudra inventer le temps,
ouvrir ses portes à la lumière
pour que dans ce ciel qui s'effrite
croissent à nouveau des noms comme des fruits,
une semence de conciliation.

Elle, c'est-à-dire l'autre

La scène, toi et un arbre inexistant,
une vieille en noir revenant du marché,
l'interminable histoire du feuilleton de cinq heures,
combien j'assume à me nier sans mélancolie,
le dos tourné à un principe (et non une origine) qui
aujourd'hui me définit et me nomme, moi,
le quartier gris au pied de la colline,
différent de tous les soleils que je n'ai jamais connus.

Julia Traducta (I)

Tarifa, jadis nommée
Julia Traducta par les Romains, ...

Une petite ville au bord de l'océan
Un océan rugissant autour du monde
Qui lutte pour les plages irrigue la mer intérieure
Ancêtre d'une mère antique
Que les Anciens aussi appelèrent mare nostrum
On raconte qu'au-delà de ces colonnes
S'ouvre comme une nuit un abîme sans limites
Une mer faite d'une infinie lumière
Où nul ne s'aventure à conduire ses navires
Car un sombre manteau y recouvre le ciel
Une brume pérenne y estompe ses eaux
De denses et gros nuages comblent le jour de deuil.

Supposons
Cette petite ville au bord de l'océan
Et quelqu'un qui en parcourt les rues
Qu'importe tout ce qu'il a fait
Pour ne pas exister dans les précipices
D'un espace indécis
Dont le souvenir ne m'appartient pas
Ici on n'invoque que par associations
Tandis que les lacs perdent leur couleur
Et que toi sous les marbres
Tu inventes un autre nom pour la folie.

Monastère de Yuso

Écrire dans les ténèbres est une lourde tâche.
Le pèlerin jamais ne regarde en arrière.
Il sait que la journée est courte et que la route
sera bientôt plongée dans la nuit. Aux détours
il sent monter le froid de la vallée. Des nuits
il y en eut où d'autres yeux, avec le même
désir, sous la même lune, et dans un parfum
identique de vignes et d'amandiers sans fin
tentèrent de discerner cette ombre qui sommeille
derrière une même obscurité. Il délasse
sur un tronc d'arbre son corps qui ne lui fait plus mal.
Des siècles d'un même amour qui ne passe pas
constituent son unique bagage. Il sait que
le ciel est transpercé par la passion de vivre.

Hôtel Condor

Les ornements du ciel sont ton histoire : régisseurs des lumières visible et invisible, ils sont les signes extérieurs du point de rencontre où, sans que tu le perçoives, réside le multiple visage du cœur.

Tu regardes avec quelle force extrême la glycine orgueilleusement se dresse, acceptant les limites imposées par la fragilité ; ainsi salue-t-elle le soleil qui est son aliment, et elle lui offre son appui, le fruit déjà mûr de sa constance et de son obstination.

Larme entre doigt et doigt

L'effort de l'oiseau pour déchiffrer les clés de la clarté. Ses ailes déjà faites au silence et à l'obscurité manifestent le frémissement du jour qui commence. La nuit, dans la chaleur amie du feuillage, dans le jardin que, de ma fenêtre, j'observe, elles recouvrent leurs yeux, et la fraîcheur de la nuit s'appuie comme un pétale sur l'incrédule étonnement du bec.

Montage parallèle

Son amour est un secret que nul ne connaît.
Assise près de la cheminée, elle coud.
Lui s'approche de la maison. Il est minuit.
Il sait qu'elle ne dort pas encore:
on entend bientôt le bruit
que fait le panier de couture
en tombant sur le sol.

Baigneuse sur le rocher

Ce n'est que de l'eau, mais si l'on regarde avec attention, c'est de l'air et elle a froid et elle ne semble pas comprendre l'aspect fragile de cette mousse où la couleur se brise humblement, et peu à peu, en toute simplicité, elle tourne le dos au soleil, jouit de l'écume et ne doute pas qu'elle est corps, puissance et qu'elle croît, qu'elle croît dans l'eau qui déjà est de l'air quand la mer s'endort sous ses cils.

Finisterra

Vers la fin, les chants de sirène,
cette autre forme du silence, le soleil de
sa jeunesse, qui ne me reconnaît pas,
(peut-être ainsi la mort peut-elle voir mon visage)
le sentier empierré qui longe la falaise,
la barcasse qui traverse la baie,
cette mer un soir de lumière grise et de mouettes.

Reprise

2^e annonce

L'ange ordonna à Onan:
«Prends cette aiguille et enfile
toi la couleuvre dans l'œil;
jouissance et désir s'en vont
tout comme ils sont venus.» Et
le doux zéphyr murmurait
comme un soupir. Il n'était
plus aucun dieu en qui croire,
rien que le seul cours du temps,
rien que la lumière du jour.

Prière dans le Grand Canyon

Les grands yeux de la nuit
se sont vite ouverts quand personne ne nous voit.
Nous sommes ce qui perdure d'un futur
dont les portes fermées que pas même un rayon
[n'éclaire
annonçaient une tempête. Dans le désert,
rien que les cactus et le sable
que le vent agite alentour. Au fond,
près de la rocaïlle,
l'ombre d'un cavalier solitaire,
renard, ou serpent, ou aigle
au pelage moucheté.

Maintenant que ta grandeur
recouvre notre silence pour la première fois,
rends nous aigre-doux comme ta mémoire,
dieu du juste équilibre,
mort d'azur,
midi.

Le réel et ce que je vois

Dans les plaines de l'insomnie coulent
des fleuves d'ombre, de récurrences, de jours.
Bref est le temps et il doute,
long le crépitement de la flamme,
royaume d'îles en apesanteur,
pluies immenses comme leur murmure.
Par de minuscules degrés grimpe
un lierre de lumière déjà vermoulu.
Fils du toucher, le rêve, ce n'est pas des ailes
mais une racine. D'où vient-elle?

Zoey

Founderous wilding weeds endear paradise

Louis Zukofsky

Les impacts de lumière ne sont pas le jour,
bien qu'ils chantent la vie que j'ignore
et qu'il fasse un soleil si étrange
qui aspire à l'être sans mots, sans
vieux noms, sans colère, sans mystère,
cette blancheur de la mort sur quoi s'appuie la mer.
Je ne joue plus avec la lumière. Elle n'a rien voulu
savoir de mes racines, des sensations
qui me bercèrent, celles que j'observe en toi,
plongée, comme tu es, dans l'instant
fragile d'une enfance qui fut jadis mon royaume.
Au plus profond de sa plénitude
il y a une candeur qui invente des midis
avec l'écoulement concret des heures:
un monde fait de choses qui se donnent et perdurent
en transmettant leur flux de particule à particule.
Cependant, le temps (qui ne se répète pas)
m'encerclé. Et me voilà. Déjà je ne pourrais
ouvrir mes portes à ton aube,
mais la nuit a été ma demeure,
et je perçois encore, sans son inquiétude,
cette alluvion d'étoiles et d'aurores en fleur
qui réclament leur part de rosée.
Si je fus taciturne, ton rêve s'est vengé
de mon silence, dans cette baie
où paresse le fleuve qui nous porte.
Laissons sa clarté dissoudre ma coutume.
Je ne chercherai même pas à comprendre.
Un arbre comprend-il le vent qui le visite?

En regardant des photos

only when the clock stops does time come to life

W. Faulkner

Depuis mon inconstance je descends jusqu'à toi,
pareil à celui qui en une prairie pénètre
avec une liberté doutant encore d'elle-même.
Une durée implacable redouble de coups
sur la face de ces heures que je ne reconnais pas
car elles sont passés sur moi sans te voir,
sans comprendre ni me dissiper,
seulement comme un vent têtu et désolé.
Je te regarde marcher vers mon lointain. Je suis
déjà vieux pour des yeux qui espèrent encore.
Tu viens, fragile comme la pluie, entre les choses
que la routine implante entre nous. Tu voudrais
être comme tu imagines que je suis.
Les années m'ont quitté. Si tu savais quelle soif
me fait me rapprocher de ta tendresse. Je coule
entre d'étranges livres et des lieux sans soleil,
peuplant leur silence de mots
qui ne m'impliquent ni me disent,
qui ne sont qu'un simple refuge
bien que pour toi ils arrivent encore
enveloppés dans l'aura d'un mystère,
de ce mystère absurde qui me prive à jamais
de voir, mon cher petit, ton enfance me croître.

Sacratif

Pourquoi, demandes-tu,
les fleuves et la nuit
peuvent-ils choisir leur chemin
mais non de ce qu'ils charrient?
Ce fut l'exil de toi
qui me nomma.
On me fit naître dans la mer,
je retourne à la mer.

Avril

Cet azur qui nous recouvre n'est pas le ciel
mais un effet de la lumière. Il déploie
une étrange quiétude, celle de celui qui meurt
sur les dépouilles d'un hiver en flammes.
Tu n'as pu éviter que le flux des années
fonde corps et oubli. Approche, tu ne vois pas
que je suis l'ombre et son refuge, que
le doux sommeil où je te dissous t'appartient
et qu'il ne risque pas de revenir? Invente-moi,
sème-moi dans un jardin infini.
Tel mes mots, je ne suis qu'un oiseau de passage.
Que sait l'hirondelle de l'insomnie du hibou?
Peut-être qu'elle ne s'éteint pas avec l'aube ...

Complice de l'aube

Le feu de ton corps me désarme,
car il sait où se trouve le soleil infini.
Insensible aux ténèbres, vois comme il coule,
comme il invoque une mort qui n'est pas une mort
mais une fulguration. Toi, complice de l'aube,
maintenant que l'automne commence à fleurir,
dis-moi pourquoi décembre oublie le feu fougueux,
l'odeur des gestes que le désir ne nommait que
[pour moi,

et n'est qu'un froid opaque
où la couleur du temps se répand
dans un bourdonnement d'immobilité.
J'écoute son silence sans rancœur,
le visage gîlé par sa brise légère.
Il nous faudra apprendre que le temps ne connaît
pas la fidélité mais l'aventure.
C'est un doux exercice, comme de respirer.
Comme ces pleurs séchés entre gouttes de pluie,
le temps, amour, nous a fait si autres et si mêmes
qu'être toi, être moi, n'a pas tant d'importance.
L'un contre l'autre il se pourrait
que le froid, plus que l'obscurité, nous recouvre.

Saint et signe

Les mains levées, sur un arrière-fond de lumière,
quelle informe absence soutenez-vous?

Silhouettes

parmi les cendres de ce qui est à venir,
conservez le toucher de sa peau; l'or
fondu du silence tombe goutte
à goutte, avec la pesanteur
légère de l'air, sur un corps qui
cherche à enfoncer, comme une fleur sauvage,
des syllabes-océan, des mots
maculés par la boue de l'amour, dans la solitaire
et incompréhensible musique du ciel.

Invocation à la poésie

*Il y a en nous un enfant qui non seulement tremble,
mais qui pleure et qui rit.*

Giovanni Pascoli

Que le nom entier demeure
hors de toi, comme des gémissements qui
se désintègrent dans ma bouche.
Que ces confins d'alouettes que j'étouffe
dans les limites de ma voix, bonifient
la semence, le grain et sa racine, et que la lèvre
te dise à peine comme si tu vivais
dans l'allusion sans corps, dans une prairie
de sonorités inconnues, floraison de peau,
vent invisible en mon moi intérieur,
aurore.

Avec sa lumière propre

Faire en sorte que l'œil écoute l'invisible. Accompanyer le vol de la voix à travers le silence dans lequel rôde l'air de l'aube. Reconnaître le vertige, la durée et le royaume de la mort et planter là avec force les racines du rêve, le non lieu du chant, le matin.

L'édition du numéro 109 de
ELS PLECS DEL MAGNÀNIM,

Lieux

de Jenaro Talens,

l'impression s'est effectuée sur papier Torreón,
aussi bien pour l'intérieur que pour la jaquette du livre,
avec une typographie Didot pour le texte.

Achévé d'imprimer

le 28 Novembre 2005,

à Sueca,

aux ateliers d'imprimerie

de Lluís Palacios

